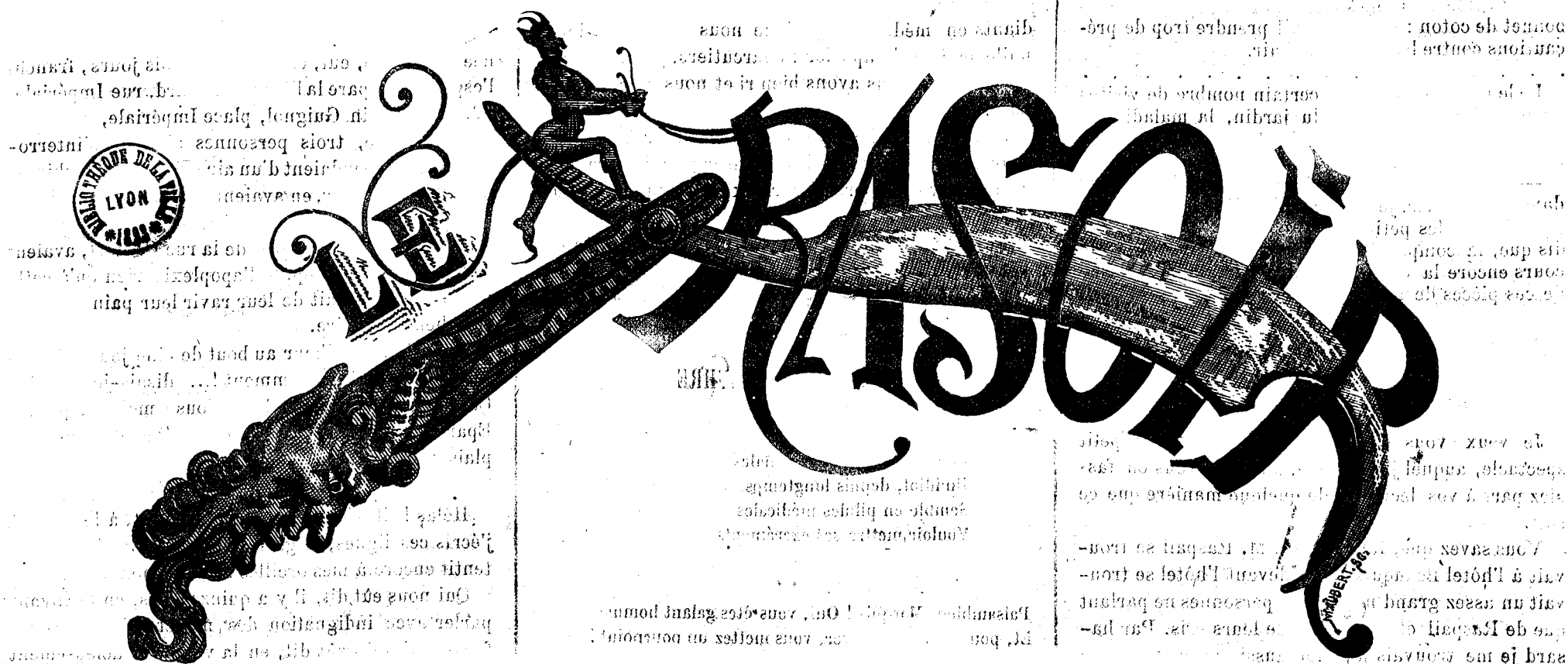




JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

A. CHÉRANCÉ

Gérant responsable.

QUANTUM MUTATUS AB ILLO.

La Pentecôte passe
Miron, tonton, miron, tonton,
La Pentecôte passe
Bancel ne paraît pas.

Parisiens, Lyonnais, Valentinois, habitants de Pierrelatte et de Suze-la-Rousse et autres localités, vous l'avez tous vu, superbe, hautain et fougueux, tourner avec une grâce impétueuse la manivelle de son orgue de barbarie.

Les notes se suivaient et se succédaient dans un ordre harmonieux, laissant toujours percevoir une mélodie charmante. Quand il avait moulu la romance sur le *Génie de Molière*, on applaudissait : le virtuose du passé saluait la main sur son cœur. Criaient-ils ? — Notre musicien prenait aussitôt un air embarrassé et, comme un *organiste barbare* qui craint d'abîmer son cylindre en intervertissant l'ordre de succession des airs, il jouait le *Génie de Corneille*. L'auditoire, du reste, n'avait qu'à s'en féliciter, et, dès que résonnaient les premiers accords de cette autre romance, l'oreille était charmée, le cœur était ému, on voyait des larmes dans bien des yeux.

Il manquait bien par-ci par-là quelques notes, il y avait bien, de temps à autre, quelques combinaisons harmoniques qui laissaient à désirer au point de vue de la justesse, mais on gazait tout cela derrière une accélération intelligente du jeu de la manivelle. Et le succès du musicien n'était nullement compromis.

Aussi que de petits sous on lui promettait pour les 23 et 24 mai ! Ils tomberaient dru comme grêle ! Il n'aurait qu'à se baisser pour en prendre ! En attendant ce jour de juste libéralité, l'auditoire criait à tue-tête : « Vive le grand musicien Bancel ! »

Et, plein de courage, l'artiste colportait sa boîte à droite et à gauche, et à droite et à gauche on l'entendait moudre son répertoire du *Génie de Molière* et du *Génie de Corneille*. Il avait même fini par faire implanter sur son cylindre un nouvel air, l'*Exposition des principes* ; mais, mal traduite par un ouvrier inhabile, cette dernière romance restait parfois au crochet : témoin le concert donné, le 9 mai, dans la salle de la Rotonde.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, des points noirs s'amassaient à l'horizon du côté de Paris : là vivait un autre musicien célèbre du nom d'Emile Ollivier, lequel, ayant entendu vanter les succès de la boîte à musique de Bancel, s'était écrit

que tout cela n'était que de la *gnognotte* et que son instrument, à lui, était bien plus perfectionné.

Les dilettanti s'étaient alors divisés en deux camps : le camp des *bancellistes* et le camp des *ollivéristes*.

Ollivier, qui affichait la prétention de prouver la supériorité de l'orgue-harmonium à 12 registres sur le moulin à musique, avait donné rendez-vous à Bancel : il lui proposait une audition contradictoire à Paris, dans une grande salle, où chacun ferait entendre son instrument devant un jury composé *ad hoc*.

Bancel avait bien entendu, mais, comme il n'y a pas de pires sourds que les sourds volontaires, il ne répondait pas.

Ollivier lui écrit à Valence : l'invitation arrive. — Bancel était à Suze-la-Rousse.

Un exprès part pour Suze-la-Rousse. — Bancel était à Pierrelatte.

La missive revient à Valence. — Bancel venait de partir pour Lyon.

Le porteur se dirige sur Lyon. — A son arrivée Bancel avait encore décampé : il était reparti pour Suze-la-Rousse, Valence et Pierrelatte.

Pas moyen de mettre la main sur Bancel : il était partout et nulle part. On l'appelait à tue-tête, et, quand l'un de ces appels arrivait jusqu'à lui, pour toute réponse il se mettait frénétiquement à tourner la manivelle de son orgue.

Il avait même fini par produire un vacarme des plus désagréables : les romances le *Génie de Molière*, le *Génie de Corneille*, l'*Exposition des principes*, avaient passé à l'état de scie patriotique, comme, récemment, le *Pied qui remue* et la *Femme à barbe*, comme actuellement la *Charmante Rosalie*.

Déjà les gamins les sifflottaient dans les rues.

Déjà c'était avec les airs de ces trois romances qu'on faisait tourner sur les chevaux de bois les bonnes d'enfants et les pioupious.

Son concours musical ayant raté, Ollivier se décide alors à se faire entendre tout seul : il donne un concert dans la salle du Châtelet, et, malgré les sifflets de quelques *bancellistes*, son harmonium fait merveille. La grande majorité de l'assemblée sort de la soirée persuadée qu'Ollivier n'est pas seulement un habile instrumentiste, mais encore un excellent compositeur, connaissant à fond la science musicale.

Bancel reçoit alors de ses partisans une dernière injonction : elle arrive chez lui au moment où il ne s'y attendait pas, et le malheureux n'a pas le temps de sauter par la fenêtre et de filer pour Suze-la-

Rousse ou pour Pierrelatte, ses deux cachettes familières.

L'ordre était formel ; il n'y avait pas à biaiser : il fallait partir aussitôt pour Paris, le jury attendait, la rencontre était annoncée par tous les journaux, l'adversaire s'impatiente. Il fallait vaincre ou renoncer aux petits sous promis pour les 23 et 24 mai.

Vainement Bancel expose que son instrument est en réparation et qu'il ne pourra être prêt que dans quelques jours. L'envoyé est impitoyable :

— Y songez-vous, s'écrie-t-il ! C'est aujourd'hui samedi, et lundi, à minuit, expire votre dernier délai. Je vous donne deux heures pour faire votre malle, et, en attendant, je vais fumer une pipe sur la place Championnet.

Durant cette conversation, le visage du musicien avait pâli par degrés ; à ce moment il était blême. Le délégué bancelliste n'eut pas plutôt tourné les talons que, sans dire un mot et au grand étonnement des personnes de sa famille et des gens attachés à son service, on vit l'artiste prendre le pas de course en portant la main à sa ceinture, comme quelqu'un qui éprouve des inquiétudes dans l'abdomen, et disparaître au fond de son jardin dans un petit édifice d'un style non encore classé. Il venait d'adapter à son propre usage le mot de ce Cimbre qui s'écriait : « Je ne puis tuer Marius. »

Quand l'envoyé revint, après avoir fumé trois pipes, l'une sur le Cagnard, les deux autres sur la place Championnet, il trouva le soldat de la musique militante étendu sur une chaise longue, coiffé d'un bonnet de coton et les pieds dans des babouches ; un médecin lui tâtait gravement le pouls, une vieille domestique lui tendait une tasse de bouillon d'herbes ; ses lauriers de Suze-la-Rousse et de Pierrelatte disparaissaient entièrement sous un triple appareil de flanelle.

— Eh bien ! partons-nous ? dit le délégué sur un ton d'ironie.

— Je suis bien maaalaaade ! glapit Bancel, imitant la voix de Groseillon dans la *Marée du Mardi-Gras*.

— Avouez, Monsieur, dit l'envoyé du comité des dilettanti, avouez que le hasard a des jeux bien cruels. Pendant un mois vous avez bavardé partout inutilement sans en être prié, et voilà que vous vous alitez juste à l'heure où l'on vous prie de parler. Je reprends le train, Monsieur, en vous offrant mes compliments de condoléance. Rassurez-vous ! Votre maladie n'est pas dangereuse. Elle durera juste le temps qu'il me faut pour faire le voyage de Valence à Paris. Mais, gardez encore quelque temps votre

bonnet de coton : on ne saurait prendre trop de précautions contre les courants d'air.

Le lendemain, après un certain nombre de visites au petit édifice du fond du jardin, la maladie du musicien Bancel ne paraissait plus, et l'artiste, se frottant les mains, murmurait :

— Si j'avais répondu à la provocation de ce damné d'Ollivier, je me connais, j'étais battu, et je perdais tous les petits sous qu'on m'a promis. Tandis que, la comparaison n'ayant pas été faite, je cours encore la chance de faire une ample moisson de ces pièces de monnaie.

BABYLAS.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je veux vous raconter, vous peindre un petit spectacle, auquel j'ai assisté, afin que vous en fassiez part à vos lecteurs, de quelque manière que ce soit.

Vous savez que, lundi passé, M. Raspail se trouvait à l'hôtel Beauquis et que devant l'hôtel se trouvait un assez grand nombre de personnes ne parlant que de Raspail et l'appelant de leurs cris. Par hasard je me trouvais là, moi aussi, avec quatre de mes amis. Nous avions lu la profession de foi de Raspail et nous étions étonnés que pareilles stupidités et semblables utopies pussent être énoncées par un homme raisonnable, et qu'elles n'aient pas été reçues au milieu des ris moqueurs de toute la population lyonnaise. Alors vous comprenez avec quelle facilité nous nous laissons aller à notre esprit caustique, et avec quelle cœur nous avons ri quand nous avons vu une première fois tous ces fanatiques raspailistes se planter sur leurs deux jambes en équerre, portant le ventre en avant et la tête en arrière et, dans cette position, crier à tue-tête : « Une, deux, vive Raspail ! » Nous aussi nous criions, mais notre cri était : « ail, paille, foin. » Aussitôt, l'heureux Raspail paraît à la fenêtre du second en lançant à ses chaleureux électeurs de brûlants baisers. Naturellement en le voyant paraître nous avons pensé au buste de La Fontaine :

Belle tête, mais de cervelle point !

Ω οία κεφαλή !

Nous avons aussi distingué un de ses adeptes, un vieillard en compagnie d'une jeune fille. Le vieillard avait à la bouche une cigarette de camphre qu'il suçait avec amour et délices, ce qui naturellement fut un moment la cause de nos quolibets, et la jeune fille, voyant notre impiété, nous regardait avec des yeux terribles, semblables à ceux de Jupiter Olympien lançant ses foudres.

Après ces premiers cris, nous dimes entre nous : puisqu'ils ont le droit d'acclamer, nous avons nous, le droit de siffler. D'ailleurs nous sommes libres et eux ne le trouveront pas mauvais, puisqu'ils demandent et promettent tant de liberté. Et aussitôt de chercher un moyen pour siffler. Une clef de l'un de nous est destinée à faire l'office de notre protestation.

Un moment après ils se mettent à pousser les mêmes cris qu'avant (et nous aussi), puis lorsqu'ils voient paraître Raspail à la fenêtre, l'un de nous se met à siffler. Ah ! Monsieur, si vous aviez vu tous ces cris cesser subitement et tous ces fanatiques se précipiter sur nous, les poings fermés, l'œil en feu, et criant au sacrilège, à l'infamie !!! « Comment, disaient-ils, oser blasphémer un homme comme Raspail, l'ami du peuple. Si vous ne respectez pas ses opinions, respectez au moins sa barbe blanche. » Ah ! là dessus nous n'y tinmes plus, nous partîmes tous... d'un grand éclat de rire en disant : Eh bien ! vive la barbe de Raspail ! Puis nous sommes partis en nous tenant les côtes, et nous en avons entendu quelques-uns qui nous avaient pris pour des étu-

dians en médecine, quoique nous ne le fussions nullement, nous appeler : charcutiers, jésuites, calotins. Enfin nous avons bien ri et nous en rions encore.

Si vous croyez à propos de le raconter à vos lecteurs, faites-le pour les amuser ; mais arrangez cela avec votre esprit si curieux, si malin et si amusant.

Là-dessus, comme Raspail, je vous quitte en vous serrant la main.

H... J...

POUDRE DE PYRÈTHRE

Dans ses lugubres saturnales
Un idiot, depuis longtemps,
Semble en pilules médicales
Vouloir mettre ses excréments.

Palsambleu, Marquis ! Oui, vous êtes galant homme, Et, pour nous le prouver, vous mettez un pourpoint ! Pour vous montrer démocr, vous buvez le rogomme, Et, comme un charretier, vous nous faites le poing !

Le soleil qui luit sur le monde.
Est déjà trop vieux, nous dit-on ;
Et Clerc à la machine ronde
Offre un phthisique lumignon !

Palsambleu, Marquis ! Oui, votre lumière est belle ! Et l'on aurait grand tort d'en être mécontent. Car votre beau génie aux regards étincelle Comme le ver phosphorescent !

Palsambleu, Marquis ! Oui, vous avez du courage ! Mais vos airs de seigneur sentent le cabotin. Quand, faute de raison, vous perdez l'avantage, Vous faites appel au gourdin.

Votre feuille éhontée est alerte à l'injure, Comme une lavandière, elle a des mots tout prêts, Qu'elle lance au hasard sans frein et sans mesure, En prenant pour autrui modèle sur vos traits.

Elle se dit sans doute : « Insultant la première, L'injure est ma propriété, Dès lors, ils n'oseront s'en servir, je l'espère, Pour me dire la vérité. »

Vous conviez le monde à d'ignobles spectacles, Cyniques bateleurs ! Et la cour des miracles Ne connut pas vos impudeurs !

Le sort destine Brack à la monomanie, Le singe à faire divers tours, Frantz à jouer la comédie, L'Avant-Garde à faire des fours !

NÉCROLOGIE

Libera me, Domine

La Verge se meurt ! La Verge est morte ! — Tel fut le cri poussé samedi par 27 abonnés au numéro, dont 26 abonnés gratuits.

Et cette immense clameur, courant comme une traînée de poudre, eut, en moins de trois jours, franchi l'espace qui sépare la librairie Evrard, rue Impériale, 52, du magasin Guignol, place Impériale, 46.

Dans la rue, trois personnes allaient, s'interrogeaient, se répondaient d'un air effaré. Treize chiens, dont un de boucher, en avaient oublié leur muselière, et, lundimatin, deux petites ânesses, qui apportaient du lait à deux poitrinaires de la rue Confort, avaient été frappées d'attaques d'apoplexie rien qu'à cette nouvelle. On venait de leur ravir leur pain intellectuel hebdomadaire.

J'appris ce malheur au bout de cinq jours. Je refusais d'y croire. Comment !... disais-je. Non !... Ça n'est pas possible !... Vous me trompez !... Epargnez-moi !... De grâce !... Pas de mauvaise plaisanterie !... Sacrebleu !...

Vox faucibus hæsît.

Hélas ! il n'était que trop vrai, et, à l'heure où j'écris ces lignes, le glas funèbre de la Verge retentit encore à mes oreilles et dans mon cœur.

Qui nous eût dit, il y a quinze jours, en la voyant parler avec indignation des mouchards et des cafards, qui nous eût dit, en la voyant gracieusement ouvrir sa porte à l'élancé Peyrouton (Toussaint-Abel), l'ami de Jules Frantz, qui nous eût dit, en la voyant donner l'hospitalité à Capitan (Ernest), l'Henri Rochefort lyonnais, qui pûsse la modestie jusqu'à ne pas se porter candidat au Corps législatif, qui nous eût dit, hélas ! que ses jours étaient comptés, qui nous eût dit qu'elle chantait le chant du cygne en même temps que celui du dindon !

Ah ! jamais je n'oublierai ses dernières paroles ! Je la vois encore nous disant : « Qu'allez-vous mettre dans votre prochain numéro ? » J'aurai toujours présents à la mémoire l'air dont elle nous disait cela, l'accent surtout qu'elle y mettait.

Et dire qu'elle avait un médecin dans sa famille. Hélas ! la science n'est qu'un mot vide de sens. Le docteur E. Rostrate avait promis de nous tuer — et nous avions grand peur, car il n'en a jamais fait d'autres à ses malades, — et pourtant nous vivons encore. Le docteur E. Rostrate avait promis de faire vivre la Verge, et elle est morte.

O instabilité des choses humaines !

Docteur E. Rostrate, vous êtes un maladroit ; je ne vous confierai jamais aucun des miens à soigner, et, si un jour vous revendiquez quelque part de la clientèle, le remords se dressera devant vous et vous criera :

— Malheureux ? qu'as-tu fait de la Verge, organe satirique et littéraire, 10 centimes le numéro !

Et ne venez pas dire qu'elle n'était pas née viable, que le système cérébral était incomplet. — On le savait, il suffisait pour en être convaincu de ne pas ignorer qu'elle devait le jour à vous, à Frantz, à Capitan, à Edouard Noël, au citoyen Peyrouton, à Charles Robichon, etc., etc. Mais, docteur E. Rostrate, on comptait sur votre science pour améliorer et compléter tout cela.

Vous avez trahi votre mandat ! Vous n'êtes pas un médecin ! Vous n'êtes pas même un rhabilleur ! Et mon chat, qui a la coqueluche, comme M. Denis Brack depuis la rupture de sa boîte, a repoussé avec indignation la proposition que je lui ai faite, ce matin, d'aller vous demander une consultation !

En attendant, la Verge est morte, bien morte. Pauvre Verge, à son âge, être déjà cassée.

Pauvre Verge. Il est des gens qui prétendent qu'elle était en haine de son bon confrère le Rasoir que, le dernier jour de sa vie, elle nous parlait de sa persévérance (amère ironie du sort) et de son gourdin. Nous avons bien pensé qu'elle n'éprouvait pour nous qu'une tendresse très-mitigée ; nous ne lui en voulons pas ; toutes rancunes tombent devant la

tombe (1), et à tous les gens bien pensants je demande pour la *Verge* un *De profundis*.

Requiescat Virga in pace.

CASTOR.

RÉCLAMATION

Nous recevons la lettre suivante, que notre impartialité nous fait un devoir d'insérer textuellement :

Messieu

Je li dan votre numéro du 8 courran que le Concierge de Mossieu Brack corige sé zarticle. jé vous pri de faire assa-voi que lor cequ'il logeait dan ma maison moi jé n'i étai pour rien dan sé zarticle et que j'ai toujours refusé d'être du *refusé* et de l'*avant-garde*. Chacun es libre mai cependant quan on n'a l'honneur d'être concierge on devrai se respecté un peu plusse. Ce n'es pas un reproche que jé fai à mon collègue de la plasse tolozan. Chacun à sés opinions mai je voudrai pas qu'on puisse croire que ça soye moi que jé faisai autrefoi lé zarticle de Mossieu Brack.

Contant sur votre obligeance je voue salue sincèrement et vous assure de ma parfaite considération.

ARGUSARD.

ex-concierge de M. Denis Brack.

PERSONNALITÉS.

Tout est à l'*Homme qui rit*, à l'*Avant-Garde*, cette semaine :

1° On y reçoit un exemplaire de l'*Homme qui rit* avec une « flatteuse dédicace » ;

2° Un *homme qui rit* — à ce qu'il prétend du moins — nous y traite, en mauvais vers, d'assez belle façon. D'après cet *homme qui rit*, nous ne sommes rien moins que des pieds plats, des lâches, des gueux, des bateleurs de l'autel, des drôles, des crapules, des empoisonneurs, de vils grimauds dépravés, des faces à soufflets ; nous rendons le fiel, nous bavons, nous avons des griffes, un abject pourpoint, des ongles noirs, nous calomnions, hurlons, mordons, mentons.

Pas plus que cela.

Allez toujours, *homme qui rit*, vous nous faites bien rire. Nous aimons mieux cela que si vous nous appeliez *vos amis* : c'est plus flatteur.

Seulement, laissez-nous relever une petite erreur que vous avez commise. Vous prétendez nous avoir dit :

Mes drôles,
Je suis votre homme ; dégainons !

Et quand donc cela ? s'il vous plaît.

Jusqu'à présent nous n'avons vu qu'un des vôtres qui a proposé de dégainer... son poing et son pied, c'est-à-dire l'épée et la dague du Savoyard. Nous ne nous battons pas avec ces armes-là, nous : nous les laissons aux *tailleurs de pierre*.

Quand vous proposerez la chose sur d'autres bases, nous verrons ce que nous aurons à faire ; seulement il faudra nous promettre, au cas où vous seriez blessés, de ne pas faire raconter par M^e Andrieux, devant le tribunal, comme vous l'avez déjà fait, qu'en vous frappant on a frappé des enfants, que vous avez obtenu des prix à l'école des frères et des médailles au Palais Saint-Pierre, que vous êtes *soutiens de famille*, etc., etc.

L'*homme qui rit* termine ses cinq strophes en parlant de nos « larges faces à soufflets. » — Des

(1) Horreur ! voilà que je calembourique dans une *Nécrologie*.

soufflets, nous n'en avons jamais reçu de personne, et, s'il vous arrivait un beau jour d'essayer pour votre compte, nous sommes convaincus que vous perdriez l'envie de recommencer.

Mais vos joues peuvent-elles se dire aussi vierges de crachats que les nôtres de soufflets ? — Prenez vos informations à cet égard auprès de l'œil droit de M. Jules Frantz.

Il faut convenir qu'avec des journalistes de votre acabit on se trouve placé dans de singulières alternatives :

Tient-on pour l'ordre, le maintien de la peine de mort contre les assassins, l'emprisonnement des voleurs ? — On appartient à la police.

Affiche-t-on des croyances religieuses ? — On est payé par le clergé.

Ose-t-on déclarer que telle représentation théâtrale a été satisfaisante ? — On est vendu à la direction.

Vous avez monopolisé à votre profit toute honnêteté, toute loyauté, tout bon sens. Que voulez-vous donc qu'il reste aux autres ?

A propos, il paraît que Jules Frantz a trouvé peu de son goût l'entrefilet que nous avons publié dans notre dernier numéro en réponse au titre de *prévôts de police* dont il nous avait gratifiés huit jours auparavant. Le *Salut public* nous apprenait, mercredi, que cet illustre écrivain intentait à notre imprimeur un procès en diffamation.

Nous avons su depuis que Jules Frantz n'était pas le seul plaignant contre nous : il paraît que nous allons encourir encore les foudres du Capitan et du Peyrouton.

Nous verrons venir, avec le calme le plus parfait, la citation et le résultat du procès. Quant aux débats, nous les attendons avec impatience, et nous aurons soin d'y convier les gens que la lecture de notre feuille n'a pas complètement édifiés. D'ailleurs, il nous reste encore quelques études à faire sur la main gauche de M^e Andrieux.

Etre accusés de diffamation à la fois contre Frantz, Capitan et Peyrouton ! mais c'est une chance sur laquelle nous ne comptons pas. Il ne manquera plus à notre bonheur qu'une chose :

Une poursuite de Budaille !

LA RÉDACTION.

UNE RELIQUE

Nunc dimitte servum tuum, Domine.

Maintenant je puis mourir : je l'ai vu, de mes propres yeux vu.

Qui j'ai vu ?

J'ai vu le bienheureux propriétaire de toutes les vertus énumérées récemment par un pharmacopole de la Grand-Côte, dans une brochure dont on a dit plaisamment que la vendre c'était encore vendre de la *drogue*.

Qui j'ai vu ?

J'ai vu Raspail, le grand, le gigantesque, l'immense, l'infini, l'éternel Raspail.

Il était en voiture découverte, avec trois citoyens qui avaient des figures bien distinguées, celui, surtout, qui lui faisait face. Le visage du grand homme était calme et limpide. On y eût cherché vainement la trace d'un remords quelconque pour avoir donné autrefois à tout le peuple de Paris des consultations gratuites en se bornant à gagner 60 à 80 pour 100 sur le prix des remèdes. Pas une ride ne trahissait le souvenir auquel se rattachent en même temps sa popularité et... sa fortune.

Il était en voiture découverte ! J'aurais mieux

compris que le grand démocrate se rendit au bal d'Apollon à pied et avec des souliers éculés. Il se fût ainsi mieux mis en communauté d'idées avec son peuple et, montrant sa vigueur personnelle, il eût apporté un argument de plus à cette vérité que le célibat des prêtres, même des prêtres de 80 ans, cause tout le mal de la société. Il eût même dessiné sur l'estrade un petit pas français que cela n'eût pu nuire en rien à sa démonstration, tout en donnant une apparence de raison aux malveillants qui ont prétendu que ce n'était qu'un vieux sauteur.

Il est possible qu'à 80 ans on soit encore doué d'une vigueur dangereuse pour les ménages les mieux unis, comme semble le dire le dieu Camphre ; ce qui est bien certain, c'est qu'à cet âge-là, il ne faut plus songer à chanter les forts ténors, même sur le théâtre de Pont-à-Mousson. On prétend, en effet, que Raspail a parlé à la réunion du bal d'Apollon.

Qu'il ait parlé, c'est possible, moi, je ne le nie pas. Ce que je constate, c'est que j'étais à trois pas de lui et que je ne l'ai pas entendu, mais pas entendu du tout. Peut-être a-t-il parlé en dedans.

Tout cela n'empêche pas qu'il ait été fêté, choyé, bichonné par les hommes, les femmes, les enfants et les Auvergnats. On s'est disputé les cheveux de sa perruque, des cheveux qu'il avait payé très-cher, et la statistique prétend que les deux tiers des personnes de l'auditoire avaient apporté chacune une paire de ciseaux.

On eût dit un auditoire composé de chroniqueurs de la grande presse.

A trois heures les mèches raspailiques faisaient prime sur la place de Lyon... on ne parlait de rien moins que de les coter à la Bourse entre les Transatlantiques et les Suez.

Puis est venu le triomphe de l'hôtel Beauquis. Pauvre citoyen Raspail, on ne l'a pas laissé dîner ; à peine avait-il planté ses gencives dans la pâte d'une quenelle qu'on l'appelait à grands cris du dehors pour venir bénir la foule impatiente ; à peine avait-il humecté ses lèvres dans quelques gouttes de ce *picton* qu'on appelle du pomard ou du bordeaux qu'il lui fallait revenir encore bénir son peuple, lui envoyer des baisers et porter à son intention la main sur son cœur.

Vive Raspail ! Vive notre bon père ! criaient-on.

— Ah ! me disais-je à part moi, le père Raspail a une bien charmante et bien aimable famille. J'allais même ajouter : une bien jolie famille, quand j'aperçus M. Denis Brack parmi ces innombrables enfants du patriarcat.

A un moment on cria : Chapeau bas ! et on voulut me faire quitter ma coiffure. J'eus le courage d'être rebelle à cette leçon de politesse, qui m'était donnée par un Monsieur en cravate rouge, en blouse bleue et en casquette.... grasse. Le soleil est mauvais en ce temps-ci, et on a bientôt attrapé un rhume de cerveau.

Et, à six heures, à l'heure du départ du *bon père*, c'est alors qu'il fallait voir : on se cramponnait à sa voiture, on hurlait de désespoir, on se passait des cigarettes de camphre et des bouteilles d'eau sédative au travers du corps, on s'arrachait à soi-même encore plus de cheveux qu'on n'en avait coupé la veille au dieu Camphre. On a remarqué trois ou quatre cents de ses adorateurs qui avaient leurs vêtements déchirés.... de désespoir, et non par le fait de l'usure, comme voulait me le faire croire un naïf.

Je rentrai chez moi navré : les grandes douleurs populaires m'émeuvent toujours.

Aujourd'hui je vais mieux ; j'ai d'ailleurs une bonne nouvelle à annoncer à la grande famille lyonnaise du bon Raspail :

La Compagnie des voitures de place vient de faire

encadrer les coussins sur lesquels s'est assis le grand citoyen durant ses pérégrinations à travers Lyon.

L'hôtel Beauquis a pris une décision semblable à l'égard du vase nocturne dont s'est servi son illustre voyageur.

Tous ces objets seront tenus, à partir de jeudi prochain 27 mai, dans la salle du bal d'Apollon, à la disposition des lèvres des amateurs, qui pourront y déposer leurs pieux baisers et y laisser le champ libre aux élans de leurs cœurs.

POLLUX.

COUPS DE RASOIR

Un remarquable événement a eu lieu, la semaine dernière.

Je pourrais user du procédé de M^{me} de Sévigné et vous intriguer à cet égard jusqu'à ce que vous ayez jeté votre langue aux chiens. Mais j'aime autant vous raconter la chose tout de suite. La voici :

Le journal l'AVANT-GARDE, en la personne de M. Jules Frantz, vient de recevoir de Victor Hugo les quatre volumes de l'HOMME QUI RIT, avec une flatteuse dédicace.

Et voilà !

Cet événement d'une haute importance n'a qu'un tort, un seul tort : il arrive trop tard, il eût dû se produire il y a quelque vingt ans. Aujourd'hui les flatteuses dédicaces de Victor Hugo sont comme les photographies avec autographe de Déjazet, que l'on trouve pour 20 sous à tous les vestiaires de théâtres.

Il est trois choses que l'on peut se procurer avec une facilité dont le vulgaire ne se doute pas. Ces trois choses sont : une lettre de Garibaldi ; une lettre du général Prim, et enfin une « dédicace flatteuse » de Victor Hugo.

Pour avoir une lettre de Garibaldi ou de Prim, il n'y a qu'à écrire à l'un ou à l'autre et à leur dire quelque chose comme ceci : « Vous êtes un grand citoyen. » « L'Europe a les yeux sur vous. » « Je vous admire. » etc., etc. — Et le tour est joué. Garibaldi, qui n'a rien à faire dans son île, vous répond de sa main une lettre amphigourique à laquelle vous ne comprenez pas un mot. Le général Prim, qui n'est pas un Jocrisse comme le général des chemises rouges, mais qui est très-sensible à la flatterie, vous répond par son valet de chambre et signe la missive de sa main sans même se donner la peine de la lire.

Quant aux « dédicaces flatteuses » de Victor Hugo, le procédé diffère un peu pour les obtenir : le grand citoyen, comme l'appelle l'Avant-Garde, ne jette pas ainsi sa poudre aux moineaux. Ecrivez-lui : il ne vous répondra pas. Faites-lui mettre dans un journal quelques lignes de réclame : aussitôt le grand citoyen qui connaît la valeur des lignes, vous récompense selon vos œuvres. Si la réclame se borne à dix lignes, il vous envoie sa photographie avec « dédicace flatteuse » ; si elle va jusqu'à 20 ou 30 lignes, il se fend lui-même de quelque rossignol resté en placard et qu'il daigne faire épousseter par un domestique avant d'écrire la « dédicace flatteuse » sur la première page ; si vous avez inséré tout un article, ah ! ma foi ! on ne saurait être trop généreux : il vous expédie le dernier ouvrage paru, avec « dédicace flatteuse », tout en se réservant, bien entendu, le droit de rire à domicile avec sa charmante famille de l'ineptie de votre prose.

Vent-on une preuve de ce que j'avance ? — La voici :

Il y a deux ou trois ans, un mien ami, grand col-

lectionneur d'autographes, quoique commis voyageur en denrées coloniales, voulait avoir à toute force une « dédicace flatteuse » de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. Il s'abouche avec l'employé des annonces d'un journal, fait son prix, et, le lendemain, paraissait sous sa signature un éloge en huit lignes (coût : 6 francs) des *Travailleurs de la mer*, suivi du conseil d'acheter l'ouvrage. Deux exemplaires sont expédiés à Hauteville-House, île de Jersey, et, quelques jours après, mon ami recevait une photographie du poète avec la « flatteuse dédicace » suivante :

« Votre suffrage m'émeut comme un serrement de mains. « Travaillez, et vous deviendrez fort parmi les forts.

« Victor Hugo. »

Le fait est que mon ami est devenu fort parmi les forts : après avoir encore voyagé une année environ il a épousé la fille de son patron, et il tient aujourd'hui un très-fort magasin d'épicerie en gros.

Que l'on ne vienne pas croire, après ces lignes, que j'oublie les égards que l'on doit à une gloire littéraire comme Victor Hugo. J'ai pour le génie du grand écrivain avant et même pendant les *Misérables* tout le respect et toute l'admiration possibles. Mais, malgré moi, je ne puis oublier que cet homme a flatté tous les gouvernements qui l'ont bien payé : il vendait cinq cents francs à Charles X chacune de ses larmes de poète ; il déposa l'éloge aux pieds de Louis-Philippe, de la République, de Louis-Napoléon et de sa famille, et, dans toutes ses brouilles avec tous les régimes, il me rappelle constamment le citoyen Budaille faisant de l'opposition parce qu'on n'a pas voulu de lui comme capitaine de la garde nationale mobile : Victor Hugo aussi a voulu à toutes les époques être capitaine dans la garde nationale mobile, mais dans la garde nationale mobile des plus forts rétribués.

Repoussé plusieurs fois comme un ambitieux et un harpagon, il finit par se retirer sur le rocher de Jersey, où il chercha à se donner une physionomie légendaire. Qui fut bien attrapé, ce fut lui, le jour où l'Empereur accorda amnistie pleine et entière aux proscrits. Cela nuisait considérablement à son effet et cela menaçait même de déteindre un peu sur le succès et sur la vente de ses ouvrages. Victor Hugo prit son parti : il refusa les présents d'Artaxercès, resta à Hauteville-House et poussa ce cri superbe : « Je ne rentrerai dans ma patrie que lorsque la liberté y rentrera. »

Ce fut un trait de génie : aux yeux du plus grand nombre le poète conservait sa position de proscrit et de persécuté, et il gardait son rocher.

Le plus mauvais tour qu'eût pu lui jouer la Providence, c'eût été de permettre un cataclysme partiel et momentané qui fit disparaître ce rocher, comme on fait disparaître les rochers de théâtre dans les changements à vue. Mais, privé de son rocher d'Hauteville-House, Victor Hugo en eût cherché un autre et, s'il n'en eût pas trouvé, il en eût fait construire un en carton-pâte. Ses moyens le lui permettent.

UN BAVARD.

FAITS ET ANECDOTES

Vous savez que, dimanche passé, sur le quai du Rhône, près du parc, ont eu lieu des courses de vélocipèdes.

Il y avait foule et l'entrepreneur a dû faire une jolie recette.

Quant aux courses en elles-mêmes, je ne vous en parlerai pas. Il vous suffira de savoir qu'elles ont été tout ce qu'il y a au monde de plus burlesque et

que chaque spectateur s'est amusé de la contenance piteuse des coureurs plutôt qu'il n'a pris intérêt aux péripéties de la lutte.

Deux mots, cependant, des vélocipédistes femelles dont l'arrivée et le concours avaient été annoncés à grand renfort de réclames :

Il vaut, ma foi ! bien la peine de venir de Bordeaux pour faire un *fiasco* pareil ! On était obligé de les tenir en équilibre sur leurs appareils et en même temps de traîner et de pousser ledit appareil.

— Je crois, moi, disait un titi, qu'elles se sont légèrement *boissonnées*.

Eh bien ! moi, je suis plutôt porté à croire que ces Bordelaises étaient des Bordelaises de Perrache ou de Bourgneuf qui avaient pris leur première leçon la veille pour gagner une dizaine de francs le lendemain. LADISLAS.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Quai d'Albret, dimanche. — Dix-sept fromages de Mont-d'Or, coquettement vêtus de numéros de l'Avant-Garde, de la Verge, de l'Excommunié, sont arrêtés sur la promenade en flagrant délit de vagabondage. On prétend qu'ils se rendaient aux courses de vélocipèdes, où ils devaient concourir avec les trois dames bordelaises.

Guillotière, mardi. — Jérôme Cotton vient d'être de la part de Victor Hugo l'objet d'une distinction qui le flatte et l'honore : il a reçu du grand citoyen les quatre volumes de l'Homme qui rit avec une flatteuse dédicace pour lui et pour son épouse, de la main du poète exilé.

Après le départ du facteur, le grand artiste s'est écrié :

« Au grand homme éloigné de sa patrie.... » (Voir la suite dans l'AVANT-GARDE du 16 mai.)

Une marchande d'herbes de la rue Ferrandière vient d'être l'objet de la même distinction, toujours avec « flatteuse dédicace. »

Paris, mercredi, 8 heures du soir. — M. Ernest Capitan, rédacteur de l'Avant-Garde, vient de faire parvenir à M. Théophile Gauthier un exemplaire de l'incomparable comédie *Pieds et Poings liés*. Le soir où il a été « l'objet de cette distinction qui le flatte et l'honore, » l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, ivre de joie, a dessiné trois entrechats dans son salon et a refusé de prendre toute nourriture.

A NOS CORRESPONDANTS

MOUILLENGROS. — Pêché avoué est à moitié pardonné. On vous pardonne de grand cœur et on accepte votre proposition. Nous ne sommes pas si mauvais diables. allez !

SAVONNETTE, aspirant au balayage des ordures de l'Avant-Garde, de l'Excommunié (j'allais dire de la Verge, mais une larme qui me vient à l'œil me rappelle que la pauvre bête est crevée). — Je crois que vous aurez un coup de balai fort distingué et que vous dirigerez habilement la lance à eau. Vous êtes enrôlé. Commencez votre travail au plus tôt : il y a encore des miasmes dans l'air, et un seul des foyers d'infection a été jusqu'à présent rejeté dans l'égoût d'où il n'eût jamais dû sortir.

Pour les abonnements, s'adresser chez M. Evrard, rue Impériale, 52.

On peut envoyer les communications à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR, rue Belle-Cordière, 14, Lyon.

Ou bien jeter les lettres, correspondances, articles et renseignements dans la boîte de l'Imprimerie, la première dans l'allée, rue Belle-Cordière, 14.

Le Gérant-responsable, A. CHÉRANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.